

lieuxdits #8

spécial *Collections India*



Référence bibliographique :

Marie-C. Saglio-Yatzimirsky, "Dharavi méga slum", *lieuxdits#8 - Collections India*, novembre 2014, pp.4-7.

La revue **lieuxdits**

Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (LOCI)
Université catholique de Louvain (UCL).

Éditeur responsable : Jean-Paul Verleyen, place des Sciences, 1 - 1348 Louvain-la-Neuve

Comité de rédaction : Damien Claeys, Gauthier Coton,

Jean-Philippe De Visscher, Jean-Paul Verleyen

Conception graphique : Nicolas Lorent

Impression : école d'imprimerie Saint-Luc Tournai



ISSN 2294-9046

e-ISSN 2565-6996

<https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:182756>



www.uclouvain.be/loci.html

Dharavi méga-slum

Les enjeux au-delà des clichés

Marie-C. Saglio-Yatzimirsky

L'Inde évoque de nombreuses images. D'une beauté inouïe. D'une misère insupportable. C'est ce paradoxe de la démesure qui accompagne aussi les mégapoles et leurs *slums*. L'un d'eux fait la une des médias internationaux depuis 2004 : Dharavi, bidonville d'environ huit cent mille personnes situé sur moins de 3 km² au centre de la capitale économique de l'Inde, Mumbai. Les journaux titrent sur le "bidonville à vendre" suite à l'appel d'offre pour en aménager de gigantesques parcelles. Dix ans plus tard, Dharavi est toujours là, il n'a pas été rasé par les bulldozers, ses habitants sont plus conscients de leurs droits à la réhabilitation. Le débat qu'a ouvert la question du sort de Dharavi a été relayé massivement par les urbanistes et les activistes en raison de son enjeu humain. Dharavi était pourtant connu depuis longtemps à Mumbai comme une gigantesque tache de pauvreté, lieu de la pègre et de la mafia, mais aussi triste théâtre des violences intercommunautaires entre Hindous et Musulmans au début des années 1990.

Le film de Danny Boyle, *Slumdog Millionnaire*, a projeté Dharavi sous les projecteurs du monde entier, précisément en activant des clichés, quelquefois cocasses, souvent dramatiques : le *slum* est sale, pauvre, violent. Ce n'est pas totalement faux, mais n'y a-t-il pas autre chose à retenir de ces lieux qui abritent des centaines de milliers d'âmes, mettant certes au jour les défaillances de l'État, mais surtout le résultat de luttes pour se maintenir en ville, là où il y a du travail et un accès possible à l'éducation ?

Pour comprendre les enjeux humains que posent ces *méga-slums* et les penser dans le long terme, il faut désamorcer les clichés. Car les bidonvilles, fruits des migrations économiques non planifiées, invitent à comprendre d'autres formes de régulations urbaines et d'habiter. Les clichés à déconstruire sont au nombre de trois. Tout d'abord, Dharavi n'est pas un ghetto : il est articulé à Mumbai, relié à ses réseaux de production et de distribution. Deuxièmement, Dharavi n'est pas un lieu de chaos : il est organisé par

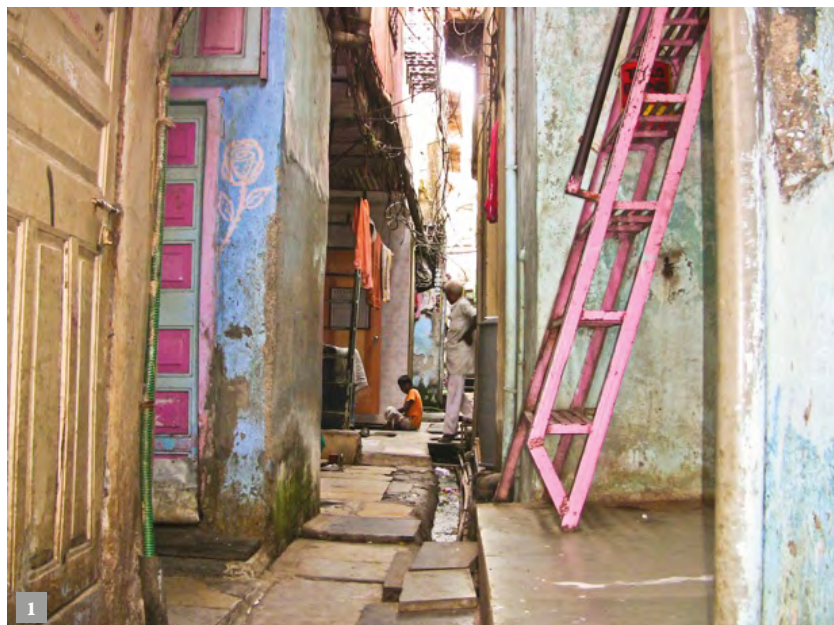
des réseaux migratoires professionnels et de castes. Troisièmement, Dharavi n'est pas un lieu mortifère abandonné à son sort : il est au centre d'enjeux politico immobiliers massifs et a su résister aux forces du capitalisme urbain pour ne pas être rasé.


L'histoire de Mumbai et a *fortiori* celle de Dharavi est celle d'une croissance spectaculaire sur un territoire saturé. Mumbai a grandi rapidement pendant le xx^e siècle principalement grâce à l'afflux d'une main d'œuvre venue de l'Inde entière rejoindre ses industries, et des réfugiés de la Partition de 1947. La population de la ville de Mumbai (*Greater Mumbai*) est passé de 2,9 millions en 1951 à 4 millions en 1961, puis à 8 millions en 1981. Au dernier recensement (2011), elle comptait environ 12,5 millions d'habitants. Surtout la population des bidonvilles a connu une croissance exponentielle et compte désormais 6,5 millions de personnes soit environ 52 % des habitants de Mumbai sur 8 % de son territoire. Cette croissance et l'extrême densité démographique de la mégapole s'accompagnent d'une surreprésentation des minorités linguistiques et religieuses avec 18,5 % de Musulmans et 4,2 % de Chrétiens, proportions supérieures à la moyenne nationale, et potentiellement facteur de tensions internes là où les marathiphones locaux se sentent minoritaires. Dharavi reflète cette mosaïque humaine. Lorsque Dharavi naît à la fin du xix^e siècle en marge de la ville, dans les régions marécageuses de la crique de Mahim, sa situation à proximité de l'eau et de l'abattoir de Bandra attire les migrants intouchables qui travaillent le cuir : Paraiyan du Tamil Nadu (dont le nom de *paria* est passé dans le vocabulaire), Dhors tanneurs du Decan, etc. Alors que Bombay, coïncé sur sa presqu'île, s'étend considérablement vers le nord, Dharavi est progressivement intégré à la gigantesque tache urbaine. Aujourd'hui Dharavi est situé au cœur de Mumbai, au croisement de ses deux lignes de train, près de la gare majeure de Bandra, à quelques kilomètres de son aéroport international et

face à son nouveau CBD. Longtemps, sur les cartes, il n'y a rien d'autre pour distinguer Dharavi que ZP, initiales de *Zopad Patti*, terme marathi pour désigner la zone de taudis. Il est considéré comme insalubre et illégal, construit sur des terrains publics, et en cela est catégorisé comme *slum*. À partir de la fin des années soixante-dix, plusieurs phénomènes d'ordre économiques et socio-politiques vont progressivement placer Dharavi au centre des enjeux de Mumbai.

Si Dharavi s'est implanté il y a un siècle à la périphérie, c'est d'abord parce que les castes hindoues du cuir considérées comme impures étaient spatialement reléguées. Les basses castes continuent d'y affluer en plus des pêcheurs Koli déjà installés : coolies Kamati d'Hyderabad, Potiers du Gujarat, etc. Son espace va donc s'organiser sur la base des castes et de leurs traditions de métier. Dharavi grandit comme centre de production informel. À partir des années soixante, le développement économique de la ville provoque une diversi-

fication des filières : en plus du cuir, la petite mécanique, le textile, la production alimentaire, le recyclage s'y développent. Pour chaque profession, des castes spécifiques viennent grossir les ateliers, autrement dit les baraques et maisonnettes. Dans les années 1980 la restructuration productive de Mumbai en une ville de service voit son industrie – entre autres textile – péricliter, et ses travailleurs licenciés venir gonfler le secteur informel et rejoindre pour partie Dharavi. La petite production se multiplie et se diversifie, se standardise aussi avec le développement de la sous-traitance. À Dharavi, la main d'œuvre continue d'affluer, mais moins qualifiée, plus pauvre et plus diversifiée : ce sont les migrations lointaines du Bihar ou du Bengale Occidental. Aujourd'hui la production de Dharavi est parfaitement intégrée au marché mumbaite, greffée sur les besoins de la ville formelle, quelquefois sur des marchés plus larges. Le premier cliché du *slum* comme enclave misérable ne vaut pas pour Dharavi, qui est un rouage fondamental de la ville et lui fournit services (*servants*, *coolies*,



 Dharavi : ruelle Kala Kilah.

drivers, etc.) et production alimentaire, vestimentaire, etc. Le second cliché du chaos urbain est également erroné. L'organisation de Dharavi reflète les logiques d'organisation migratoires : ce sont les réseaux de parenté, de caste, de métier, de village qui permettent à l'arrivant de s'inscrire dans l'organisation complexe du bidonville. Les quartiers de Dharavi sont ainsi très différenciés et reconnaissables par leur nom, les langues qu'on y parle, les traditions vestimentaires, culinaires, religieuses, etc. La caste au sens du groupe de naissance endogame est ainsi un vecteur central d'identité.

Politiquement, le bidonville n'est pas non plus une masse impuissante devant l'élite et la classe moyenne urbaine. Non seulement les *slum dwellers* sont au centre des débats politiques aujourd'hui, mais ils représentent une masse d'électeurs puissante. En l'occurrence, Dharavi compte un demi million d'électeurs

potentiels ; il est donc une banque de vote cruciale. D'autant que la politisation des basses castes accroît leur force. Dharavi représente à ce titre un cas de résistance exceptionnelle. À Mumbai, le contexte des réformes de libéralisation du marché conduit à la volonté de développer un espace urbain ultra compétitif, qui se traduit par la mise en place de vastes programmes de transports et d'infrastructures. Parallèlement Mumbai devient une des villes les plus chères du monde et son marché immobilier, longtemps captif en raison de lois inappropriées, explose. Les bidonvilles, devenus intolérables, sont directement visés. Aux politiques d'éradication des années 1970, de déplacement et relogement dans les années 1990, succèdent les programmes de réhabilitation *in situ*. Il ne concernent pourtant qu'une petite proportion d'élus : le critère d'admissibilité est la date d'installation dans le *slum*, fixée au 1^{er} janvier 2000 en 2010.





Ceux qui ne peuvent prouver la date de leur installation sont considérés comme illégaux et donc non éligibles. Dharavi par sa situation centrale est l'objet de toutes les convoitises. En 2004, le *Dharavi Redevelopment Project* (DRP) propose un nouveau parc immobilier, qui transformerait le *slum* en zone d'excellence avec infrastructures de santé et d'éducation. Ce projet cautionné par le gouvernement du Maharashtra et la Municipalité doit faire l'objet d'un financement privé. Les contradictions du *DRP* sont à la hauteur de sa démesure : il ne s'adresse qu'à un tiers des habitants de Dharavi, les autres étant inéligibles ; il ignore l'importance des unités de production de Dharavi en réduisant considérablement sa *commercial area*. L'appel d'offre officiellement lancé fin 2007 ne débouche sur aucune réalisation concrète, freiné par la crise de 2009, mais surtout par l'opposition au *DRP*. Celle-ci est remarquable : initialement le fait d'ONG et d'activistes, la contestation s'organise grâce à la mobilisation citoyenne de Dharavi. La contestation emprunte aussi bien les voix de la rue que les voies de la justice. La nécessité d'un plan de développement alternatif pour les habitants s'impose progressivement.

La notoriété de Dharavi a permis à un projet urbain de déboucher sur un débat éthique. La mobilisation des *slum dwellers* apparaît comme la clé du dialogue avec les pouvoirs publics pour la négociation de la légitimité des pauvres à sécuriser leur "droit à la ville". Demeure une question essentielle : Dharavi est-il un bidonville paradigmatique ? Son articulation économique, sociale, politique à la ville peut-elle être généralisée ? Rien n'est moins sûr. Son histoire aura en tout cas permis de faire éclater le cliché monolithique du bidonville.



- 2- Dharavi : ruelle quartier du recyclage.
- 3- Dharavi : ouvriers du bâtiment.
- 4- Recyclage du plastique : déchargement.
- 5- Huts, Masjid, réhabilitation de buildings.

[Toutes les photographies sont de Marie-C. Saglio-Yatzimirsky]